

LE NATIONALISTE

Journal du Dimanche.

"DROIT AU BUT"

ABONNEMENT :

Une piastre par année; strictement payable d'avance.

DIRECTEUR-GÉRANT :

OLIVAR ASSELIN.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

1437, RUE NOTRE DAME, MONTRÉAL.

TÉLÉPHONE BELL :

MAIN 3237.

Publié par la Cie de Publication du "Nationaliste," en instance d'autorisation près le gouvernement de Québec.

Le programme nationaliste

- I. Pour le Canada, dans ses relations avec l'Angleterre, la plus large mesure d'autonomie politique, commerciale et militaire, compatible avec le maintien du lien colonial.
- II. Pour les provinces canadiennes, dans leurs relations avec le pouvoir fédéral, la plus large mesure d'autonomie compatible avec le maintien du lien fédéral.
- III. Adoption, par toute la Confédération, d'une politique de développement économique et intellectuel exclusivement canadienne.

LA LIGUE ET LES PARTIS

Malgré notre volonté bien ferme de ne pas nous laisser calomnier, nous n'avons pas cru devoir répondre aux balivernes débitées par le "Journal" et la "Nation" sur le compte du NATIONALISTE et de M. Bourassa.

Le malheureux journaliste qui trouve moyen d'écrire tour à tour, à quelques lignes d'intervalle, dans un même article (voir le dernier numéro de la "Nation"), que "M. Bourassa a plus de COURAGE que de gouvernail" et que "M. Bourassa est l'esclave de son parti"; que "M. Laurier était le dernier homme que M. Bourassa aurait dû attaquer" et que M. Bourassa a tort de se rapprocher de M. Laurier; que M. Bourassa manque d'indépendance et que "M. Bourassa devrait se rappeler qu'il n'y a pas que des anges ici-bas"—ce journaliste, disons-nous, est un exemple trop frappant des ravages exercés sur les cerveaux par l'esprit de parti, pour provoquer chez nous autre chose qu'un peu de pitié avec sa prédiction que le NATIONALISTE "sera un journal contre tout et contre tous, sauf à appuyer le parti au besoin."

Le pauvre diable qui, après des années de journalisme actif, ne sait pas encore à quel parti appartenir ou ont appartenu MM. Chicoyne, Héroux, Chauvin et tels autres que nous comptons ou compterons parmi nos collaborateurs, et nous classe naïvement parmi les organes libéraux, ne mérite guère les honneurs d'une correction.

Nous ne concevons pas davantage qu'un homme intelligent puisse de bonne foi reprocher à M. Bourassa—comme l'ont fait d'un commun accord la "Nation", le "Journal" et l'"Événement"—d'avoir critiqué l'administration Parent sans se faire le critique d'un Louis-Philippe Pelletier; d'avoir maudit la boue où nous glissons, sans nous inviter à sauter à pieds joints dans quelque chose de pis encore.

Les êtres répugnants ou grotesques qui dirigent l'opposition à Québec sont peut-être assez osés pour dire ou assez fats pour croire que le résultat des dernières élections partielles est le fait de leur haute réputation d'intégrité ou d'intelligence; mais il est peu de gens instruits, aujourd'hui, qui s'abusent sur la confiance qu'inspire M. Pelletier et l'enthousiasme que provoque M. Leblanc.

Il en est peu non plus qui ne sachent ce qui a le plus influé sur les verdicts de Portneuf et de Maskinongé: de l'agitation nationaliste et des discours de M. Bourassa, ou des énéries ordinaires et extraordinaires des politiciens que M. Parent a le rare bonheur d'avoir pour adversaires, et dont le chef est probablement l'homme le plus franchement méprisé de toute la province.

Il en est peu, enfin, qui ne comprennent tout ce qu'il faut de véritable courage à un libéral indépendant pour dénoncer l'administration actuelle du domaine public, avec la quasi-certitude que, temporairement du moins, cette dénonciation profitera à des hommes d'Etat dont la compétence se borne, pour les uns à faire, pour les autres à répéter, quelques grosses plaisanteries sur les noms et prénoms de M. Parent.

Nous avons donc résolu de réserver notre encre pour d'autres occasions. Les insinuations perfides de la "Patrie", la charge du député Casgrain contre la Ligue et M. Bourassa, et le bruit fait dans le public par cet incident, nous obligent à définir encore une fois notre attitude vis à vis des partis politiques, et une fois pour toutes nos relations avec le député de Labelle.

En attendant gratuellement "que le NATIONALISTE combattait M. Parent et appuierait M. Laurier", M. Tarte céda-t-il à une coquetterie de vieille pythonesse pour qui l'avenir n'a pas plus de secrets qu'autrefois les tiroirs de McGreevil pour le directeur

du "Canadien", ou voulait-il tout simplement indisposer contre nous, dès le début, les quelques gilets où son indépendance est encore admise à pleurnicher? Peut-être songeait-il au discours qu'il ferait quelques jours plus tard devant la Ligue impériale, et qu'il prévoyait que nous jugerions sévèrement...

Nous aurions beaucoup à dire sur cette autre affirmation également gratuite de M. Tarte, que "M. Bourassa et ceux de son école vont jusqu'à redouter une préférence que l'Angleterre donnerait dans ses marchés aux produits de notre pays." Pour le moment, bornons-nous à constater qu'après avoir fausement escompté la retraite de M. Laurier, quitté le cabinet ne passons d'une question qui, en temps de prospérité, ne passionnera jamais l'opinion publique, et enfin, par son implacable égoïsme, tourné contre lui le gros de l'unique parti où il était désormais possible, le grand pontife du chamberlainisme pouvait difficilement faire à sa réputation d'habileté un accroissement plus rude que d'essayer d'identifier le nationalisme et le laurierisme. Que penser en effet d'un homme qui cherche à discréditer M. Laurier dans Québec et qui dit aux Canadiens-français que c'est du laurierisme que de réclamer pour le Canada, au triple point de vue commercial, politique et militaire, plus d'autonomie?

Soyant ainsi décrié sa perte, M. Tarte s'obstinera à soutenir que c'est nous qui l'avons trahie. Répétons lui par acquit de conscience ce que le camarade Héroux disait dimanche dernier et qu'il sait d'ailleurs parfaitement, savoir, que le NATIONALISTE est purement et simplement l'organe de l'idée nationaliste ou du *Canada first*. Tant pis pour lui s'il s'est mis au cou la meule du chamberlainisme! Le NATIONALISTE pas plus que la Ligue Nationaliste, n'existe pour sauver les politiciens qui courent de propos délibérés au suicide: il n'y a pas un conservateur sincère qui ne saura le reconnaître.

Quel besoin M. Casgrain avait-il, lui aussi, de soulever le fanatisme des députés anglais contre M. Laurier en accusant celui-ci de déloyauté à la couronne? Paroille conduite ne surprendrait pas chez Sam Hughes ou chez M. Sproule; chez M. Casgrain, qui, s'il n'a de français que le nom, représente au moins un comté français, elle est odieuse, et ne s'explique que par l'opinion évidente du député de Montmorency qu'une victoire torv organisée au cri d'*à bas Québec!* serait une excellente chose—pouvant, toutefois, qu'il n'y perdît pas le mandat qu'il escamote à chaque élection en allant de porte en porte pendant un mois, coiffé d'une tuque et chaussé bottes de boeuf, colporter de l'anti-impérialisme au whisky blanc.

M. Casgrain veut savoir si la Ligue est une organisation libérale. Qu'il commence par nous dire si son attitude est celle du parti conservateur. S'il peut seulement nous prouver que M. Monk, homme infiniment mieux coté que lui, ne le tient pas pour le dernier des lâches, nous nous engageons à lui faire des excuses aussi plates que sa plate personne.

M. Casgrain est mal venu de dire que la Ligue a été fondée pour atténuer dans Québec, au bénéfice du ministère Laurier, l'effet des propos impérialistes des collègues anglais du premier ministre: les plus vigoureuses revendications de l'autonomie du Canada enregistrées depuis la conférence de Londres sont venues de deux ministres anglais, MM. Sifton et Mulock, et chose étrange, mais qui montre bien comme l'absence d'une critique sévère, a ravivé le caractère de nos politiques, les seuls ministres qui se soient crus tenus de faire du loyalisme ont été deux Canadiens français, MM. Préfontaine et Brodeur, que le NATIONALISTE a traités comme ils devaient l'être. Si du côté conservateur tout le monde a été d'accord—moins peut-être ceux qui se sont tus,—c'est que l'âme tory est encore ce qu'il y a dans notre pays de plus crétin et de plus servile, et que même un Casgrain, quelque bonne volonté qu'il y mette, ne pourra jamais lui enlever la palme de la loyauté de commande et du léchage de bottes.

M. Casgrain n'a donc pas besoin de se demander plus longtemps ce que nous pensons de lui, ni quelle attitude nous prendrions envers lui le jour où il deviendrait le chef reconnu du parti conservateur.

En attendant cette amitié, la Ligue reste ce qu'elle a été jusqu'ici: aussi indépendante que MM. Préfontaine, Brodeur et Laurier que du député de Montmorency,—prête à les juger tous sur leurs actes.

Quant à M. Bourassa, nous n'admettons pas, et nous n'admettrons jamais, qu'on lui reproche de ne pas rompre nettement avec son parti pour se joindre à ce que, par la force de l'habitude, on appelle encore le parti conservateur. Pour notre part, nous avons souvent déploré qu'un homme de la valeur du député de Labelle, qui a pris des d'ascendant sur les foules

pour pouvoir désormais traiter d'égal à égal avec les plus forts—et même, au besoin, les rappeler au respect du sentiment public et de la vérité,—fût encore, de par son titre de libéral, regardé avec le compagnon d'armes de certains hommes avec qui il s'absentait justement de paraître en public. Si nous avons un conseil à donner à M. Bourassa, c'est, tant que l'opinion publique sera trop encanquée pour lui permettre d'arborer nettement les couleurs nationalistes, de ne pas délaïsser un chef opportuniste et capable de grandes faiblesses, mais aussi—il l'a prouvé plusieurs fois en ces derniers temps—capable de belles actions, pour une espèce de général Bonaparte fort à la corde qu'à l'épée, et si empressé à faire les besognes sales repoussées par ses collègues, qu'on se demande s'il n'a pas un navet à la place du cœur.

M. Bourassa, d'ailleurs, n'a que faire de notre conseil. La "Nation", qui brait si haut après lui, a été fondée par un homme qui l'encourageait dans la voie de l'opposition à la guerre en 1899, et qui l'année suivante lui livrait dans son comté une lutte de corsaire. Il tient de son ami Monet que les conservateurs qui avaient le plus félicité celui-ci de sa belle attitude sur la question de la guerre l'assailirent avec une violence stupide et méchante quand il eut paru définitivement brisé par l'organisation libérale, et que c'est précisément ce manque de bonne foi qui a empêché le député de Napierville de prendre dans la suite une attitude tout à fait indépendante.

M. Bourassa serait conservateur que nous ne le jugerions pas autrement. Nous considérons comme un des nôtres M. Chauvin, ex-député de Terrebonne, qui cependant n'est séparé qu'une fois de son parti, et encore était ce dans l'opposition: il nous suffit que M. Chauvin ait eu du courage dans une circonstance où il en fallait, et qu'il ait voté dans le sens nationaliste au seul moment de sa carrière politique qu'il ait eu à se prononcer sur la question des relations du Canada avec la Grande-Bretagne. Nous considérons comme un des nôtres M. Chicoyne, parce qu'il pense comme nous et que nous pensons comme lui sur la question vitale de l'administration du domaine public et de la colonisation. Nous avons des égards pour M. Monk, parce qu'il a été le premier député conservateur à revenir (timidement il est vrai: cela est peut-être dû au fait qu'un tiers de ses commettants sont de langue anglaise) de ses errements impérialistes.

La situation idéale serait que les nationalistes, à quelque parti qu'ils aient appartenu jusqu'ici, s'appelaient "nationalistes" et rien que "nationalistes". C'est à quoi la Ligue travaille; pour le présent, elle croit de son devoir d'offrir son modeste appui aux députés libéraux et conservateurs à tendances nationalistes, pour empêcher qu'après avoir fait le sacrifice d'amitiés puissantes et s'être, comme M. Bourassa, exposé à l'hostilité des principaux organes de leur parti, ils ne périssent obscurément dans quelque traquenard tendu par des hommes sans patriotisme, sans bonne foi, sans pudeur, comme ceux qui inspirent "l'Événement", "le Journal" et "la Nation".

OLIVAR ASSELIN

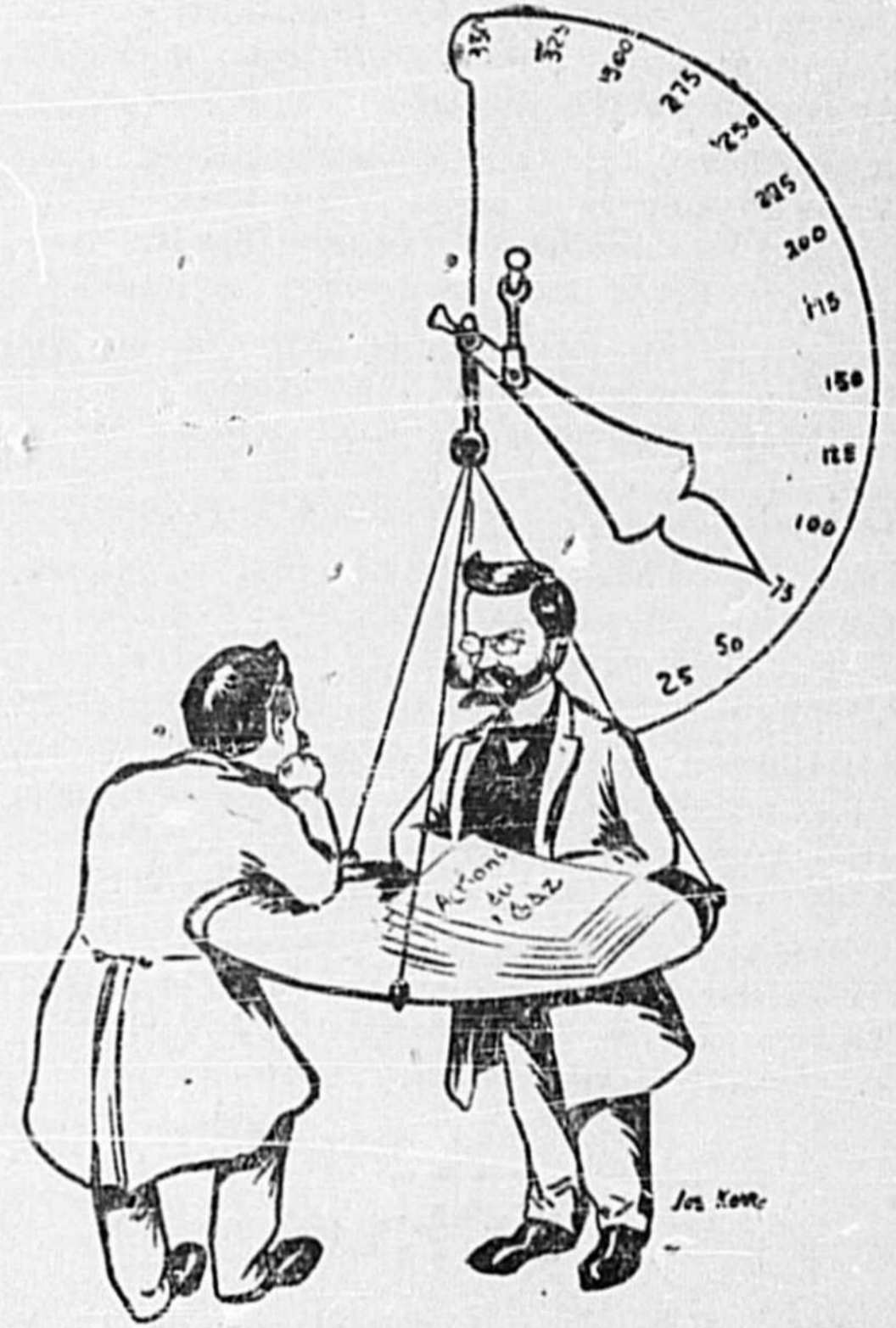
ECHOS

Notre premier numéro de l'heure de plaisir au rédacteur du "Sport", M. Voyer. Il en est des compliments de M. Voyer comme de beaucoup d'autres biens: on se console de ne les pas avoir en songeant qu'on pourrait les avoir, et à bon marché.

Quand le "Rappel" écrit: "Le gouvernement va confier la révision du tarif à une commission qui ira rejoindre celle de la cale-sèche, là où l'on met les vieilles lunes", on se demande s'il vise M. Monk ou M. Bourassa.

La dernière fois qu'on l'a vu, M. Maurice Perrault paraissait plongé dans une rêverie profonde. On prétend qu'il y a bisbille entre lui et son collègue de la cale-sèche, M. Saint-Georges, au sujet de l'emplacement de ladite. M. Perrault tient pour un champ de pommes de terre qu'il possède à Longueuil. M. Saint-Georges veut à tout prix désigner à la faveur ministérielle un coin de la plage de Maisonneuve qui n'a rien fait pour qu'on le black-boule—au contraire. Ce différend obligera M. Préfontaine à nommer deux commissaires supplémentaires, lesquels, vu la difficulté de l'entente à effectuer, recevront double salaire—soit \$40 par jour. Un de ces messieurs serait l'ex-surintendant de l'aqueduc, M. Laforest.

Perplexité députative



Le député, à M. Rainville: — Entre quat'z'yeux, monsieur l'Orateur, croyez-vous que ça peut monter?

Le ministre de la justice, M. Fitzpatrick, prend ses mesures pour empêcher la publication d'un livre où seront révélés les dessous de l'affaire Gaynor-Greene, et qui doit paraître dès que le Conseil Privé aura cassé l'arrêt du très-honorable juge Caron. Il s'agit des mémoires du colonel Gaynor, que celui-ci est à rédiger tranquillement au Château-Frontenac, à Québec, avec la collaboration d'un illustre C. R. de Montréal qui en veut aux associés de M. Fitzpatrick de n'avoir pas étudié Sénèque sur le partage des biens. M. Fitzpatrick est d'avis que les publications de ce genre sont de nature à détruire la confiance due à l'autorité.

Le "Spectateur" nous apprend que M. Noël Landry, le témoin récalcitrant que l'on disait parti pour le Youkon, est actuellement à Hull. La commission de colonisation va-t-elle essayer de rattraper son témoin? C'est bien ce qu'elle devrait faire; mais parmi les trois hommes qui la composent—mettons pour ne pas faire de peine à ce bon M. Langlier, — il y en a évidemment qui tiennent à voiler les fautes de M. Noël. Le chanoine Thivierge, qui s'y entend en écriture Sainte, trouve cette disposition très louable.

"S'habiller en sapin" deviendrait plus qu'une macabre figure de langage, s'il faut en croire la nouvelle qu'un industriel de Bavière a découvert le moyen de fabriquer du coton avec le bois des sapins.

Pour fabriquer du coton de bois, on réduit des planches en minces lamelles, que l'on soumet, dans une autoclave, à l'action de la vapeur pendant dix heures. La pâte ainsi obtenue passe ensuite trente-six heures dans un bain de soude, où elle se transforme en une sorte de cellulose à laquelle on donne une résistance suffisante en y ajoutant de l'huile et de la gélatine. Puis on dévide et étire la masse à l'aide d'un appareil spécial. Au point de vue du prix de revient, la nouvelle matière peut lutter avantageusement avec le coton naturel, dont il est d'ailleurs très difficile de la distinguer.

Un homme à qui cette invention va faire de la peine, c'est M. Parent, qui s'empresse de vendre jusqu'aux retailles de nos forêts parce qu'il craint que dans dix ou vingt ans l'industrie n'ait apprise à se passer de bois.

On verrait peut-être un jour M. Parent promener sa mine rubiconde en compagnie d'épinière noire dans la rue Saint-Jean (à Québec c'est entendu), mais M. le Premier a besoin de se dépêcher à "donner ses mesures," car notre bois ressemble sur un point au pain-maître Hamel: il file bien.

Mot de la fin, doublement d'actualité: Le comte Carbonneau de Montmagny revient au pays pour couler ses ennemis. Un conte-torpilleur, alors...

LE MOULIN.

Il dort, le vieux moulin, sur la colline verte,
Et ses murs, blancs jadis, s'effondrent par endroits,
Et sa porte en treillage de vain demeure ouverte :
Plus de meunier, plus de meunière, plus de voix . . .

Les gros sacs de froment au dos des petits ânes
Qui descendaient la pente à la chute du jour,
Dociles sous la main des beaux gars aux airs crânes,
Et sous le poids joyeux des filles d'alentour ;

La glanerie arborait son clair chapeau de paille,
Le torse tout penché pour prendre un épis blond,
Tandis qu'une génisse agite sa sonaille,
Pois tend le mufle et pousse un sussement long . . .

Les robustes enfants attardés sur la rive
Du lac, où l'on pouvait, quand les jours étaient beaux,
Voir la carpe d'argent se jouer dans l'eau vive,
Ou, lente, se glisser au milieu des roseaux ;

Et, plus tard, vieux moulin, lorsque l'étoile rôde
Comme une luciole énorme au firmament,
Que ton geste tombé sur l'herbe d'émeraude,
Au fond du sombre azur remontait lentement,

A cette heure suprême et calme où la rosée
Verse des millions de perles dans la nuit,
Où, sous les voiles bleus de la terre apaisée,
Toutes les fleurs du soir vont éclore sans bruit,

Les couples frissonnants qui venaient dans ton ombre,
Chercher pour leurs amours un éternel secret,
Quand sous la grande Lune, en des trilles sans
nombre,

Le chant du rossignol roule dans la forêt . . .
Où sont-ils, vieux moulin, qui tournais en cadence,
Où donc est ce passé de tendresse et d'espoir,
Pour qu'il ne règne plus ici que le silence,
Quand les chants vibraient de l'aube jusqu'au soir ?

Les balles ont marqué, sifflantes, tes murailles !
Vieux moulin, tes enfants les reçoivent au cœur ;
Les corbeaux sont venus en foule aux funérailles,
Et tes bras sont restés immobiles d'horreur !

Tu recommenceras ton geste monotone,
Tu sortiras un jour de ton isolement,
Tu te réveilleras, car ton œuvre fut bonne,
O défenseur du sol, o donneur de froment !

HECTOR DEWERS

ECHOS

Une des grandes peines de M. Paul Martineau, quand il pense au contrat du gaz, est de réfléchir qu'il ne sera pas au conseil municipal pour enseigner aux nouveaux édiles à changer d'opinion deux fois en vingt-quatre heures.

Le "Canada" ayant désavoué M. Bourassa, M. Préfontaine a cru pendant vingt quatre heures qu'il pourrait se présenter de nouveau au Rideau Club. Les excuses du "Canada" au député de Labelle ont remis les choses dans le *statu quo*, au grand désespoir du ministre qui commande aux vents et à la mer.

Entre les branches nous vient la nouvelle qu'aux prochaines prunes un nouveau journal du soir verra le jour à Montréal, pour supplanter graduellement la "Patrie" et faire échec à la campagne populiste de la "Presse". On cite le nom d'une ou deux grandes maisons financières qui s'intéressent à l'entreprise, mais discrètement, pour ne pas effaroucher les futurs lecteurs. Une des tâches du nouvel organe consistera à prouver aux contribuables de Montréal que la législature de Québec a été créée pour les laisser tondre et que le gaz à \$1.20 le mille pieds est pour rien.

M. Hugh Graham a failli avoir un coup de sang en lisant dans le "New-York American" qu'une armée de 40,000 aventuriers s'apprêtait à envahir le Canada, et il a aussitôt donné ordre à ses Sherlock Holmes de surveiller les bureaux du "Nationaliste". Eh bien, oui, il y aura une invasion, et nous sommes au fond de l'affaire : le recrutement d'officiers dans l'Ohio ; notre complicité avec un certain William Wayne, de Norristown (N.J.), qui est venu conspirer à Montréal contre la couronne britannique ; l'offre de soldes fantastiques aux futurs soldats de l'indépendance, et le reste—tout est vrai, tout est indéniable.

Nous livrons ces redoutables secrets au public à une double fin : d'abord pour que nos lecteurs, qui ne sont pas des dinosaures, se demandent bien compte que les deux sous que nous leur demandons chaque dimanche ne sont pas perdus (c'est avec cela que nous payons nos généraux) ; ensuite pour que les agents de Sir Hugh s'imaginent, en nous voyant tout dévoiler, que nous sommes, au fond, de bons petits agneaux victimes de l'imagination de reporters à court de copie.

Maintenant que le tour est joué, nous allons pouvoir continuer en paix la préparation de notre plan de campagne. Qu'on ne s'effraie pas inutilement : le jour où nous prendrons Montréal ne sera pas un jour de carnage ; tout au plus si en passant par la rue Saint-Jacques on mettra un crêpe à la porte du "Star". L'itinéraire de l'entrée dans la ville n'a pas encore été arrêté ; nous pouvons cependant confier dès aujourd'hui à ceux que cela concerne, qu'il comprendra un arrêt aux bureaux du "Nationaliste", une manifestation au Théâtre National Français, et qui sait, peut-être un petit verre chez Jos Riendeau.

Que personne n'y manque ! On rigolera.

Un de nos amis—nous en avons partout,—qui suit de près les travaux de la Société des Numismates et Antiquaires, nous écrit que la Société, dans le cours de cet hiver, a donné trois thés et servi une demi-douzaine de collations. Ces hauts faits seront racontés dans le prochain numéro du journal de la Société, sous la signature du savant magistrat en retraite qui montre à la présidence un zèle si actif et si intelligent.

Après le "Halifax Evening Mail", le "Halifax Herald" conclut du résultat des quatre dernières élections partielles de Québec que le peuple de cette province ne se laisse plus duper par Laurier et Bourassa. Ce qui veut dire que M. Bourassa a été l'un des vaincus du 10 mars. Inutile d'ajouter qu'un journal si bien renseigné est violemment anti-français.

Plus d'un echevin s'est ému à la pensée que les agents de change de Montréal pourraient donner suite à leur menace d'émigrer dans la banlieue, et le nouveau vent d'impôt sur la spéculation a été en conséquence abandonné, du moins pour le moment. Le voisinage des agents de change a bien ses charmes pour certains édiles quand il se discute un contrat d'éclairage.

"Witness" publiait ces jours derniers le résultat d'une conversation que l'un de ses reporters a eue avec l'hon. M. Hackett, ex-député de Stanstead.

Si le "Witness" a rapporté exactement les dires de M. Hackett, il faut conclure que ce dernier a perdu une splendide occasion de se taire.

L'ancien député de Stanstead aurait accusé M. Bourassa de mener une campagne de haines et de soulever les préjugés de race chez ses compatriotes.

Sur quoi M. Hackett se fonde-t-il pour parler ainsi ?

C'est accomplir une triste besogne que de lancer pareille affirmation dans un journal anglais dont les sept huitièmes des lecteurs ne seront jamais à même d'en contrôler l'exactitude.

M. Hackett devrait fournir des preuves ou se rétracter, mais il ne fera ni l'un ni l'autre : il connaît trop bien la largeur de vues de M. Bourassa pour n'avoir pas voulu tromper délibérément les lecteurs du "Witness".

Le quatre avril prochain, M. Préfontaine sera reçu en triomphateur au club Robidoux par M. Roch Vallières et Michel Campeau. Espérons que le "Canada" ne prendra pas pour une insulte à M. Préfontaine la reproduction de cette nouvelle, cueillie dans ses colonnes.

Le fait de céder à la démanigaison de faire des malices à nos grands confrères ne nous empêche pas de reconnaître les services précieux qu'ils rendent parfois au public. C'est du meilleur cœur que nous félicitons la "Presse" et le "Journal" de ce qu'ils font, chacun de son côté, pour la cause du gaz à 75 cents : la "Presse" en mettant son énorme publicité au service de l'intérêt des contribuables ; le "Journal" en démontrant, par une série d'articles de jour en plus gauches, que la Montreal Light, Heat and Power Co. devait être une des plaies d'Égypte. Chacun fait ce qu'il peut.

LE MOUVEMENT NATIONALISTE

Le "News" de Toronto accuse la Ligue Nationaliste de se moquer de la liberté individuelle en inscrivant dans son programme le refus absolu de tout congé demandé par un officier de milice en vue de prendre part à une guerre impériale.

Le "News" insiste qu'une permission de ce genre pourrait s'accorder à un officier voulant prendre part à une guerre étrangère.

Notre programme place les guerres étrangères et les guerres impériales sur le même pied, et demande la direction de notre milice et de nos écoles militaires, en tout temps, au point de vue exclusif de la défense du territoire canadien.

Il n'y a rien d'attentatoire à la liberté individuelle dans le refus qui scandalise le "News". L'officier canadien qui voudrait absolument prendre part à une guerre impériale n'aurait, d'après notre programme, qu'à démissionner et à s'enrôler dans les armées anglaises.

C'est d'ailleurs un principe fondamental de la loi militaire de tous les pays : l'on ne permet pas à un officier de l'armée nationale de conserver son grade et sa solde tout en servant à l'étranger.

Nous lisons dans le "Bobaygeon Independent", du 11 mars à propos du mouvement qui se dessine de plus en plus nettement dans l'Inde anglaise vers la création d'une industrie nationale :

"C'est là un signe peu encourageant pour la préférence impériale ou libre-échange entre les diverses parties de l'Empire. Le fait est que les parties éloignées de l'Empire sont si vastes et si isolées les unes des autres, et que toutes possèdent tant de moyens de subvenir à leurs propres besoins, que chacune, naturellement, étudiera ses propres ressources, développera ses propres industries, et laissera au sentiment le soin de maintenir le lien impérial. Quand les quatre coins du globe, ayant atteint le point culminant de la production économique, chercheront des marchés d'exportation, le libre-échange universel n'empêchera pas l'Angleterre d'être forcée de transformer ses domaines de chasse en terres agricoles, car alors personne n'aura plus besoin des produits de ses manufactures."

L' "Events", d'Ottawa, cite ses paroles de M. Chamberlain :

"Il est difficile de voir comment on peut prétendre aborder la question de la défense de l'empire avant d'avoir résolu au préalable la question du commerce impérial. Pour aborder la question de l'unité de l'empire d'une manière pratique, il faut d'abord en examiner le côté commercial."

Puis il ajoute :

"En d'autres mots, aux yeux de ce bon Joe, la création d'un esprit d'égoïsme et le lucre dans les colonies, en matière commerciale, ne doit être que le prélude de la création d'un corps central qui siégerait à Londres pour taxer le peuple des colonies pour le soutien de l'armée et de la marine britanniques dans toutes les parties du monde."

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le Concours du National. (1) Une trentaine d'auteurs canadiens-français ont jusqu'à présent répondu à l'invitation que leur a faite M. Georges Gauvreau de prendre part au concours de littérature dramatique institué par le Théâtre National Français. De ce nombre, les pièces suivantes ont été jugées dignes d'être représentées :

- "A Côté du Bonheur" Emile Bélanger
- "Le Repentir" J.-E. Gauthier
- "Le Mariage à la Gaumine" Louis Guyon
- "Les Hommes Nerveux" Madeleine
- "Le Pardon du Gentilhomme" A. Descaries
- "Querelle de Voisin" J.-P. Filion
- "L'envers du Rideau" J.-P. Filion
- "En Canot" Fred. Pelletier
- "Le Cabinet No. 13" E. de Ligny
- "Une Peur Rouge" E. de Ligny
- "Waldstein" R. Brault
- "Mourons" L.-N. Sénécal
- "Une Volupté Nouvelle" L.-N. Sénécal
- "La Ruse de Colinette" Zénon Paquin
- "Embarras d'un Chercheur de Dot" Tancred Fortin
- "Place à l'Amour" A. Baker
- "La Justice des Hommes" Ernest Trouillard
- "Une Chasse à la Veuve" Ed. Rousseau
- "Vendetta" Olivier Leclair
- "Faits divers" Paul de Martigny
- "La Cour de Justice" Germain Beaulieu
- "Les Pantins" Arsène Bessette

* * *

Il a suffi d'un peu d'initiative de la part de M. Georges Gauvreau pour donner lieu à cette levée relativement considérable de nouveaux auteurs canadiens : les trois quarts des pièces triées parmi les envois de concours sont d'auteurs inconnus encore, de jeunes ; celles qui viennent ensuite, et que nous n'avons pas mentionnées, sont toutes d'auteurs nouveaux.

Dans cette affluence se révéleront probablement peu de chefs d'œuvre ; mais l'important à noter est le regain d'allure qu'a donné à notre mouvement littéraire cette simple heureuse pensée de M. Gauvreau. Il y flairait sans doute une bonne affaire pour son théâtre, mais il ne pouvait manquer de penser en même temps à l'encouragement que ce concours, aux conditions faciles, devait fournir aux jeunes auteurs canadiens. Et, dans notre pays où la littérature canadienne-française est par avance vouée à toutes les rebuffades, l'empressement avec lequel les auteurs ont répondu à l'invitation de M. Gauvreau fait croire que, s'il est vrai de dire avec les critiques "Nous n'avons pas de littérature nationale", il est au moins permis de nous rendre compte qu'il ne manque qu'un peu de culture, de soins, de protection à nos beaux-arts, pour que viennent à fruit, comme en France ou ailleurs, ces tiges sortant avec autant de robustesse de notre terroir.

Nos bibliothèques débordent d'ouvrages signés de noms canadiens-français ; mais combien peuvent se réclamer de la littérature vraie ? Le journalisme canadien a une armée fort imposante ; mais, ici encore, il ne s'agit guère d'art, le journalisme étant à la littérature à peu près ce qu'est la forge à l'orfèvrerie. Nous sommes dépourvus d'œuvres exprimant le caractère, l'état d'âme, l'esprit de la race, d'œuvres dénotant une évolution artistique, un passé ou un mouvement, qui promettent un avenir littéraire. Nous ne possédons point de littérature nationale.

On a beau dire que les poètes naissent avec leur lyre tout accordée, que les romans les plus simples sont les meilleurs, que les plus beaux drames de Dumas sont ceux qu'il écrivait en huit jours, il faut toujours se rappeler que ces poètes, romanciers et dramaturges ont consacré dix et des vingt années à apprendre à écrire simplement, se sont d'abord livrés à l'étude comme des esclaves à la tâche, ont dû subir, en leur formation, toutes les abstinences, tous les sacrifices, toutes les misères auxquels les faisait résister la seule opiniâtreté de leur ambition vivifiée par la gloire des prédécesseurs, stimulée par l'activité du milieu, encouragée par l'exemple du bien être des écrivains arrivés. Car, en France, les littérateurs arrivent. Il est vrai que, sur le pombre exorbitant des aspirants, plusieurs sombrent ; mais chaque génération élit, à différents titres de popularité ou de vénération, ses auteurs. Ces écrivains, historiens, critiques, journalistes, dramaturges, poètes et romanciers, constituent une classe, une profession qui s'impose, que le pays fait vivre en échange de l'amusement ou de l'instruction qu'elle procure à la population, du prestige qu'elle procure à la patrie. Le dur apprentissage auquel doivent se résoudre les écrivains les prépare aussi à produire les œuvres dont le puissant concert fait de la littérature de France la plus belle qui soit au monde.

Au Canada. (j'hésite, après avoir regardé ce qui s'écrit en France, à penser à tout ce qui ne se produit pas chez nous), au Canada, la tradition littéraire manque, le milieu manque, l'ambition n'a pas sa raison d'être parce que le but n'existe pas. L'individu auquel viendrait la réclusion saugrenue d'orienter sa vie dans le sens des belles-lettres, qui calculerait de se faire, au Canada, sous le régime actuel, une carrière de la littérature, aurait la raison si croche que ses productions ne nous avanceraient guère. Chacun se trouve d'ailleurs si parfaitement de cet avis que personne n'étudie comme il faut pour devenir littérateur de carrière. Nous écrivons pour nous amuser ou pour laisser déborder les aspirations qui fermentent, par emportement, par passion, par vice ; on écrit plutôt que

d'aller perdre son argent au jeu de cartes, ou son intelligence au lupanar. C'est ainsi que s'édifie notre littérature nationale : celle que nous ne possédons pas, naturellement. Ceux qui y mettent trop de persistance, qui refusent de donner dix ou douze heures de leur journée à une besogne déformante qui leur assure le pain quotidien, qui s'obstinent à demeurer fidèles aux lettres, deviennent—est-ce rassurant ?—ce que sont devenus Nelligan et de Nevers !... Nos bibliothèques témoignent véritablement de tentatives innombrables, mais on n'y trouve jamais plusieurs volumes signés du même nom : chaque livre représente un échec, une déception, sinon un désespoir, une ruine.

Que faire, alors ?
C'est ici que je reviens au concours du Théâtre National et que je permets d'offrir un conseil à cette jeune pléiade qu'attirent et qu'éblouissent les feux de la rampe.

La plupart des pièces écrites pour ce concours ont un sujet quelconque, sans caractère défini, parfois même exotique. Les auteurs espèrent-ils entrer en lice avec les maîtres de la littérature de France, auxquels nous volons à loisir toutes leurs productions, œuvres qui ressemblent à ces pièces du concours du Théâtre National en ceci que leur sujet nous est absolument étranger ?

Encore une fois, nos jeunes auteurs n'ont qu'un seul atout dans leur jeu, n'ont qu'une seule chance de produire de l'écriture susceptible de contribuer à la formation de notre littérature nationale : c'est, avant de s'étendre sur leur besogne et de s'user au développement de leur entreprise, de bien choisir un sujet qui leur convienne, un sujet canadien.

Il n'y a qu'une plume canadienne qui puisse exprimer les sentiments de l'âme canadienne. Des écrivains français, des plus renommés et des plus subtils, ont été séduits par certaines révélations de notre nature et ont tenté de tracer leurs impressions. Il n'y a pas de parvenus ; leurs récits étaient dépourvus de l'air du pays, de la senteur du terroir.

Il faut naître sur le sol, être imprégné de son essence pour comprendre et dire l'aspect que donne l'atmosphère du pays à toutes choses qu'elle enveloppe, pour saisir le caractère de la terre.

Malgré toute sa finesse native, toutes ses habiletés acquises, tous ses procédés infailibles, l'écrivain français ne réussira jamais justement qu'un auteur canadien à parler du Canada. C'est une force à nous, une force que nous oublions malheureusement trop souvent de mettre à notre service.

Ce ne sont pourtant pas les sujets qui nous manquent ; nous avons, sous la main, tous les modèles, tous les points d'observation, toutes les matières à littérature qui, dans d'autres pays, ont été exploitées à outrance, motifs aujourd'hui surannés, épuisés, et qui attirent cependant encore, comme un aimant, la pointe de nos plumes sans orientation. Aux historiens s'ouvre, toute vierge, notre histoire remplie de faits d'épopée ; aux psychologues se présentent, parmi notre population exceptionnellement composée, des têtes et des cœurs on ne peut plus intéressants à disséquer avec une plume raisonneuse ; aux moralistes prêtent le flanc nos loix avec leurs hypocrisies et leurs injustices, nos moeurs avec leurs travers bien marqués, hélas ; aux conteurs, le Canada offre tous les sujets que Daudet et Aizé, que Maupassant à burinés ; aux poètes et aux paysagistes se livre toute la nature canadienne infiniment belle et variée, digne de tous nos enthousiasmes d'artiste. Nos Montagnes Rocheuses sont des Alpes ; nos Laurentides sont des Pyrénées ; nos plages valent celles de Cannes et d'Orchid ; nos crépuscules sont aussi glorieux que le ciel d'Italie ; les rochers de notre grotte sont aussi imposants que les falaises bretonnes ; nos grèves sont aussi douces que les rives hollandaises ; nos forêts sont aussi mystérieuses que les "martyrs des saisons fauves" de Rollinat ; nos prés sont aussi fleuris que ceux "qu'arrose la Seine" ; nos campagnards sont aussi pittoresques que ceux de Balzac ; nos citadins ont leurs petites imperfections comme ceux d'Anatole France ; nos pimbêches sont aussi exécrables que celles de Paul Bourget ; nos politiciens ont leurs combinaisons comme ceux de Bombignac ; nos pions-pions sont tout aussi bons enfants que ceux de Courteline : le reste est à l'avenant.

Débarrassons-nous de ces clichés d'exotisme dont l'emploi nous condamne à l'infériorité ; défaussons-nous et battons atout puisque ce nous est le seul moyen de faire quelques points et d'empêcher les Gauvreau présents et futurs de se repentir d'avoir parié sur la partie des auteurs canadiens-français.

LOUVIGNY DE MONTIGNY.

(1) — Cet article était écrit pour le deuxième numéro du "Nationaliste" : ce qui veut dire qu'il ne doit pas être considéré comme une réponse à la chronique de mon excellent camarade Albert Lozeau,..... qui en méritait un cependant.

M. le préfet Beauchamp, bien connu de nos divisions Saint Jacques et Sainte-Marie, est à faire installer une station de téléphonie sans fil au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, pour communiquer avec son ami et bienfaiteur M. Préfontaine. Les travaux sont dirigés par M. Michel Campeau, l'entrepreneur bien connu.

La colonisation se meurt, l'exploitation forestière se fait à la diable, nos chutes d'eau se donnent, mais la Verge Noire se maintient!

Caves à louer. — Deux belles caves contigues, pavées en bois, au No. 1437 rue Notre-Dame, avec grande cour, sortie sur la rue Champ de Mars. Conditions faciles. S'adresser au bureau du "NATIONALISTE".

LA GUERRE

Rumeurs et Conjectures

Un télégramme de Saint-Petersbourg dit que les troupes russes continuent à envahir le nord de la Corée, et que le typhus fait de grands ravages parmi les troupes Japonaises.

La Russie se fie moins que jamais aux promesses de neutralité de la Chine. On croit savoir, à Saint-Petersbourg, que les Japonais s'apprêtent à débarquer à l'ouest de la rivière Liao, en territoire chinois. Dix-sept mille Russes ont été postés à cet endroit. On soupçonne qu'entre ses fréquentes apparitions devant les ports russes, la flotte de Togo va se ravitailler quelque part dans les eaux chinoises, peut-être dans un enfoncement du golfe de Liao Tong ou dans un port de la péninsule de Shang Tung, où les correspondants de journaux et les attachés militaires n'ont pas accès. Le nombre des navires japonais semble diminuer constamment, ce qui fait croire que plusieurs ont dû regagner les eaux japonaises pour y réparer leurs avaries. Dans les cercles militaires russes, on jubile de l'hésitation que montrent les Japonais à attaquer, maintenant qu'ils se sont avancés si loin vers la Mandchourie. Cette hésitation permet aux Russes de se masser sur la frontière coréenne pour y attendre l'ennemi avec la presque certitude de la victoire.

Le vice-roi Alexieff a édicté des peines sévères contre les déprédations.

UNE BATAILLE AURAIT EU LIEU

Une dépêche privée, de Moukden, dit qu'une grande bataille a eu lieu sur la Yalou et que les Russes prétendent avoir fait dix huit cent prisonniers.

PAS ASSEZ LOYALISTE

Tokio, 19.—Le ministre anglais a refusé d'appuyer auprès des gouverneurs Japonais la demande de privilèges du correspondant militaire du "News" de Londres, M. Hales, parce que celui-ci, au cours de la guerre du Transvaal, a trop malmené l'armée anglaise.

LES NOUVEAUX IMPOTS JAPONAIS

Tokio, 19.—Parmi les nouveaux impôts dont le gouvernement demandera la sanction à la diète qui doit se réunir la semaine prochaine, on mentionne une augmentation des droits sur le pétrole et les spiritueux. On parle aussi d'une augmentation sur les soieries et le sucre.

SYMPATHIES SLAVES

Belgrade, 19.—Le ministère des affaires étrangères de la Serbie a offert des volontaires à la Russie. Le czar a accepté les services de 500 Serbes et de 500 Bulgares, dont le recrutement va commencer immédiatement.

LE "PALLADA"

Le croiseur cuirassé le "Pallada," mis hors de combat au début des hostilités dans la rade de Port-Arthur, reprendra la mer dans quelques jours. Un obus japonais y avait fait un trou de dix-sept pieds de diamètre.

LA FARINE MONTE

Chita, Sibirie Orientale, 19.—Le prix de provision monte, la farine coûte maintenant 50c la livre.

HONNEUR AU HÉROS

Odessa, 19.—On prépare une réception grandiose aux survivants du Korietz et du Variag, attendus ici prochainement.

Des Moines, (Iowa), 19.—La chambre des représentants a rejeté la proposition de M. Heads exprimant des sympathies pour la Russie.

ETINCELLES ELECTRIQUES

STEAMER PERDU

Savannah, 19.—On a des craintes sur le sort du steamer belge "Glematis," parti le 5 février pour Savannah, et qui n'a pas été vu depuis le 7 février.

GRANDE VICTOIRE AMÉRICAINE

Manille, Philippines, 19.—Une dépêche de Catabalo, capitale de la province de Mindanao, dit que, le 7 mars dernier, 450 hommes commandés par le général Leonard Wood ont pris d'assaut un fort occupé par Ali, le chef esclavagiste. Les Américains n'ont éprouvé aucune perte et ont tué cent hommes à l'ennemi. On poursuit Ali.

HOMMAGE AU PAPE

Rome, 19.—A l'occasion de la Saint-Joseph, le pape a reçu des messages de félicitation de toutes les parties du monde. La société de Saint-Pierre, qui comprend tout le clergé romain, a offert à Sa Sainteté une gondole vénitienne faite des fruits et des fleurs les plus rares. Le pape, en remerciant les donateurs, a dit: "Puissé-je être un bon nautonnier pour la barque de Pierre."

\$17. DE NEW YORK EN ITALIE

New-York, 19.—La ligne Hambourgeoise-Américaine vend maintenant des billets d'entrepoint à \$17 pour les ports de la Méditerranée.

O'BRIEN DEFAIT KELLY

Chicago, 19.—En six rondes assez monotones, Jack O'Brien, de Philadelphie, a battu hier Hugo Kelly, de Chicago. Beaucoup de spectateurs étaient dégoûtés. Kelly a eu l'avantage aux cinq premiers assauts.

NOTRE AMI CARNEGIE

New-York, 19.—Carnegie s'est embarqué aujourd'hui pour un voyage de plusieurs mois en Europe. On annonce que M. Carnegie vient de donner encore \$5,000,000 à des maisons d'éducation.

LE "WHITE MAN'S BURDEN"

Berlin, 19.—Le colonel Leutwein, gouverneur de l'Afrique Allemande du Sud-Ouest, rapporte que, le 14 mars, les indigènes révoltés ont tué 7 officiers et 19 soldats aux Allemands, qui ont retiré. Les blessés sont nombreux. On a trouvé sur le champ de bataille les cadavres de vingt Herrerros. La colonne allemande va sans délai reprendre l'offensive.

LA JUSTICE CHEZ NOS VOISINS

Cleveland, Mississipi, 19.—Des hommes masqués ont pendu aux traverses d'un pont en fer, après les avoir arrachés de prison, deux nègres accusés du meurtre d'un autre nègre.

LA POLICE DE CHICAGO

Chicago, 19.—Le capitaine en retraite Alexander R. Piper, de l'armée américaine, qui vient de passer plusieurs mois ici pour étudier la police de cette ville, dit l'avoir trouvée dans un état déplorable. Le chef O'Neill fait bien son possible, mais le corps est corrompu du haut en bas. Nombre d'inspecteurs et de sergents font du chantage un métier.

GRÈVE A ROCHESTER

Rochester, 19.—Environ quatre cents artistes, professeurs, correcteurs d'épreuves, etc., affiliés à l'Union des Lithographes, chôment depuis ce matin. "Lock-out", disent les ouvriers; "grève", disent les patrons.

ATROCITÉS ALLEMANDES

Berlin, 19.—Au Reichstag aujourd'hui, Herr Bebel, le chef socialiste, a lu une lettre d'un médecin vétérinaire en service dans l'Afrique du Sud-Ouest, le Dr Baumgart, qui écrit que les Allemands ne font pas quartier et massacrent impitoyablement tous les Herrerros qui leur tombent sous la main. Bebel s'est fortement élevé contre ces atrocités. Les Herrerros a-t-il dit, sont beaucoup plus humains, car ils épargnent tous les blancs qui ne sont pas allemands: ils ne massacrent ces derniers que par mesure de représailles. Des rapports de missionnaires corroborent ces avancés.

L'EMPEREUR GUILLAUME DÉRAILLE

Londres, 19.—Une dépêche de Gibraltar annonce que le train de Guillaume II a déraillé pendant que l'empereur visitait les docks. Pas d'accident sérieux.

LE CANAL DE PANAMA

Washington, 19.—En terminant son témoignage devant la commission du commerce intérieur et étranger, l'amiral Walker, président de la commission du canal de Panama, a déclaré que lui et ses collègues partiraient le 29 mars prochain pour l'isthme, et que les travaux commencent quelques semaines après. La grande difficulté de l'entreprise sera la construction de l'écluse de Bohio, dont les fondations, si elles sont possibles, devront être assises à 120 pieds au-dessous du niveau de l'eau.

La Commission ne croit pas à la possibilité de construire un canal sans écluses.

BOUCHERIES A L'HORIZON

Paris, 19.—On apprend ici que le Sultan est à préparer un nouveau massacre d'Arméniens, sous prétexte de prévenir des troubles. Le district désigné aux bouchers de l'Homme Malade est celui de Sasour, qui s'étend dans les montagnes, sur la frontière russe. Le sultan prétend que ces montagnards volent des armes en Russie et s'en servent contre les soldats turcs.

Les puissances signataires du traité de Berlin songeraient à protester dès maintenant.

LA FRANCE ET LE VATICAN

Paris, 19.—Le gouvernement français a fait demander le texte officiel de l'allocution prononcée par Pie X devant les cardinaux, et dans laquelle le Pape a déclaré contraire à la liberté et à la civilisation la suppression de l'enseignement congréganiste et certains autres actes du ministère Combes. On croit maintenant que M. Loubet n'ira pas au Vatican à son prochain voyage en Italie: toutes ses attentions seront pour la Cour d'Italie. Cette visite de M. Loubet coïncidera avec la conclusion du traité d'arbitrage franco-italien.

M. COMBES SUCCOMBE

Paris, 19.—La majorité du ministère Combes est tombée au-dessous de 20 cette semaine à plusieurs reprises, et un changement de ministère s'annonce pour très prochainement. Le Bloc soutient M. Combes contre les congrégations, mais se désagrège quand surgissent d'autres questions, telles que celles des pensions pour les ouvriers et des bureaux de placement. La nouvelle loi sur l'enseignement congréganiste passera vers Pâques; on croit que le ministère actuel ne survivra pas aux congrégations qu'il aura étouffées. On mentionne M. Miller et Etienne comme successeurs possibles de M. Combes. M. Delcassé resterait aux Affaires Etrangères.

Payable d'avance

Nous adressons le présent numéro du NATIONALISTE à quelques centaines de personnes qui ont déjà reçu les deux premiers. Le service ne sera continué qu'à ceux qui auront payé le prix d'abonnement.

La Semaine Prochaine

Le NATIONALISTE contiendra un article de M. Chicoyne sur la production agricole de Québec, et une revue du dernier Salon, par Charles Gill.

Le Procès Belanger

La Question des Aveux

Sainte-Scholastique, 19 (spéciale au NATIONALISTE)

La cour s'est ajournée à trois heures et demie cet après-midi. La Couronne est prête à entamer lundi matin le grand débat sur les aveux. L'abbé Cousineau, le détective McCaskill, M. Lapointe seront alors entendus.

On a interrogé aujourd'hui plusieurs témoins, dont le juge Champagne, M. Hector Champagne et Mlle Florestine Bélanger, fille du prisonnier.

Mlle Bélanger a déclaré que son oncle Séguin avait toujours été fort respectueux pour elle.

Après un long interrogatoire, comme on lui demandait si elle n'avait pas parlé à son père du drame, elle a refusé de répondre. Le juge a déclaré qu'il ne la contraindrait pas à parler, et elle s'est retirée.

La Couronne a demandé la comparution de Mme Bélanger. La défense maintient que celle-ci ne peut être interrogée. Ce sera probablement l'occasion d'un débat intéressant.

A TRAVERS LA VILLE

LE RIGOLO, journal du Rire, sorti des cendres de la "Rigolade," vient de paraître.—5 sous le numéro

MADAMOISELLE VIANZONE a donné hier après-midi une conférence à l'Université, sur l'Académie française. La grande salle de l'Université était remplie d'un auditoire d'élite. La conférencière a été fort applaudie.

LES ENFANTS DU DR BERNIER.—Les quotidiens ont raconté en détail le triste accident dont la famille du docteur Camille Bernier a été victime. Le coroner Mac-Mahon a instruit une enquête hier sur les causes de la mort de la pauvre petite Marie-Thérèse, qui a succombé vendredi soir à ses horribles blessures. Il a rendu un verdict de mort accidentelle.

Le petit garçon va aussi bien que possible dans les circonstances, et les médecins qui le soignent ont bonne espérance de le sauver.

Les funérailles de la petite fille ont lieu cette après-midi, à 2h. 30.

GARE AU TROTTOIR! — Hier soir, vers sept heures et demie, M. Victor Ahern, 40 rue Napoléon, a glissé sur le trottoir, au coin des rues Notre-Dame et Napoléon et s'est fracturé la jambe gauche. Transporté à l'hôpital Notre-Dame.

MORT ACCIDENTEL — Enquête faite, le coroner a jugé que le jeune Usher Peltiel, broyé par un ascenseur chez Weiner Bros., rue Ste Hélène, avait été victime de son imprudence.

LES CAMIONNAURS.—Il y aura cette après-midi à la salle Naud, rue Notre-Dame, une assemblée des camionneurs, au sujet de l'organisation d'une union. On y discutera la grève menaçante qu'on nous annonce depuis quelques temps.

LA BOURSE

Une dépêche de New-York dit que Sully, le roi déconfit du coton, se prétend capable de reprendre bientôt sa place à la Bourse: son capital ne serait que faiblement affecté.

Comme nous le disions la semaine dernière, la décision de la Cour Supérieure dans l'affaire des "Nor-

thern Securities" a été le signal de la réaction promise depuis longtemps.

Dès que l'opinion des tribunaux eut été publiée, les cours se mirent à monter et l'activité revint sur le marché. Durant la semaine, les valeurs ont fait des gains variant de trois à cinq points et toutes sont en hausse. La meilleure preuve de la force du marché est la façon dont la faillite de Daniel J. Sully a été accueillie hier.

Cette faillite a été considérée comme un soulagement.

Sur le marché local, la spéculation, hier avant-midi, a gardé son caractère de force et d'activité.

VENTES D'HIER AVANT MIDI

Canadian Pacific, 235-113½, 25-113½, 100-114, 50-114½, 25-114, 100-114½.—Iron Company, 10-9.—Monireal Power, 5-72½.—Twin City, 10-91½, 150-92, 75-92, 25-92½.—Tor. St Ry, 1-99½, 10-99, 20-99½, 5-99.—Coal Company, 25-58½, 25-59½, 50-59½.—Nova Scotia, 25-79½.—Montreal St Ry, 25-902.—Union Bank, 12-130.—C. C. C. Bds, 1000-98.

BOURSE DE MONTREAL

M. L. G. Beaubien & Cie, courtiers, 104, rue St-Frs-Xavier, nous fournissent le rapport suivant:

Montréal, 12 Mars 1904

VALEUR :	Vend.	Ach.	VALEUR :	Vend.	Ach.
C. P. R.....	114½	114½	Ogil. Pl. bo....	112
Daluth Co....	D. Coal Com..	53½	53½
Detroit.....	63½	63	D. " Pl.....	112	109
Toledo Ry....	23	19½	I. " Com.....	100	75
W. S. R.....	200	140	B. C. Pe. Ass..
M. S. R.....	209½	201½	Wind. Hot....
W. India E....	75	39	B. Mont.....	250	246
Tor. S. R.....	100	99½	B. Ont.....
Hal.....	90	86	B. Br. N. A....
St. John R....	120	100	B. Molsons...	205
Twin C. T....	93	92½	B. Tor.....	227	225
....	B. March.....	152
R. & Ont.....	82½	82	Ham. E. R....
C. Cable.....	187	180	B. National...
M. Tel.....	159½	B. Royal.....
Beli Tel.....	140	135	B. N. Scot....
D. I. & S. c..	8½	8½	B. E. Tow.....	120
" p.....	29	24½	B. Québec....
M. H. & L....	73	71	B. Union.....	135
Nova Sc. S....	81	78½	B. Comm.....	150
Marconi.....	B. Hochel....
L. Pulp. C....	90	78	No. Wes. La..
Mon. Cotton..	110	107½	Bds D. I. & S.	57	56½
Dom. ".....	35	34	" L. Grant....
C. Col. ".....	46	43	" C. Cab. c..	98
Merc. ".....	" p.....
Mont. ".....	" Mont. St..
MI. War Ea..	" H. E. R....
" Repub....	" B. Tel.....
" Paine....	" C. C. Cott	98
Lake Wo....	" D. Coal....
North Star...	250	246	" L. Pulp....
Virtue.....	No. Sco. St..	104
Ogli Fl. pfd..	120	115	Dominion B..

A vendre pour \$50. un coffre fort Frénette valant \$120. S'adresser aux bureaux du NATIONALISTE.

Les plus Grands MAGASINS de MEUBLES

DE LA PROVINCE DE QUEBEC SONT CEUX DE

N. G. VALIQUETTE

1547 et 2446 rue Ste-Catherine

C'est aussi là que sont LES MEILLEURS MARCHÉS.

TELEPHONES : { 1547 Rue Ste-Catherine } Est 2281 et 2282
 { 2446 " " " } Up 1256

LA SAUVEGARDE

Seule compagnie d'assurance canadienne-française

— sur la vie —

ORGANISATION SCIENTIFIQUE. — GARANTIES PARFAITES.

Président : G. N. Ducharme, président de la Banque Provinciale du Canada.
 Vice-Président : juge Ouimet. Secrétaire-général : Henri Bourassa.

Demandez renseignements supplémentaires au gérant-général, P. Boahomme, 26, rue St-Jacques

UNE LETTRE DE M. COLDWIN SMITH

M. Goldwin Smith, à qui nous avons adressé le premier numéro du *Nationaliste*, nous écrit ;

" Monsieur le rédacteur du *Nationaliste*,

" Je m'enrôle volontiers parmi les abonnés à votre journal, dont je salue avec joie l'apparition. Le *Nationaliste* surgit à un moment critique ; il a une tâche importante à remplir. Nous, les habitants du Canada anglais, avons l'heureuse habitude de la disposition de nos concitoyens français à vivre avec nous en termes de cordiale amitié, et de leur désir de s'unir à nous pour promouvoir les intérêts et soutenir l'honneur de notre patrie commune. Mais il est bon que l'on rappelle aux Canadiens anglais qu'ils ne sont pas les seuls habitants du Canada, qui compte aujourd'hui parmi ses citoyens, à part vos compatriotes, des représentants de plusieurs races différentes. On ne doit pas s'attendre à ce que les éléments non britanniques de notre population voient sans protester leurs intérêts sacrifiés à ceux d'un parti politique de la Grande-Bretagne dont les fins, quelque glorieuses qu'elles puissent paraître à ceux qui les poursuivent, ne satisfont que l'ambition britannique. On ne doit pas non plus s'attendre à ce que le Canadien français se laisse dépouiller de la moindre parcelle de son autonomie ou sacrifier les fruits de son travail pour assurer la réalisation d'un rêve impérialiste. Les citoyens de ce pays sont venus ici pour gagner leur pain et le pain de leurs familles, et non pour aider, par leur travail, à des entreprises militaires où ils ne sont pas intéressés et qui ne peuvent rien leur rapporter. Il est temps que ce côté de la question impérialiste nous soit montré : c'est l'heure à laquelle votre journal pourra contribuer. Et même temps, il soufflera dans l'atmosphère étouffant de notre politique un peu de l'air frais du patriotisme et de l'espoir de la jeunesse.

Votre tout dévoué,
GOLDWIN SMITH.
" Toronto, 13 mars 1901."

LE CANADA ET LA GUERRE D'ORIENT

Au parlement et ailleurs, j'ai souvent signalé l'absence d'esprit national qui nous caractérise dans nos relations étrangères. La guerre russo-japonaise nous fournit un exemple frappant de cette lacune.

Ouvrez les journaux. Les organes canadiens-français n'expriment pas d'opinion ; quelques-uns laissent percer une nuance de sympathies russes. Les feuilles anglaises s'affirment davantage, toutes pour le Japon ; plusieurs, le *Star* entre autres, y mettent une ardeur ridicule.

Dans la rue, en chemin fer, à table d'hôte, au club, c'est le même élan d'opinion. Chez nous, il y a quelques jeunes parisianisant qui se croient tenus d'être bruyamment russophiles. Ils répètent en perroquets les phrases apprises à bas sur la " nation amie et alliée." C'est l'effet du maquillage parisien assez mal appliqué sur leur bonne tête canadienne. En dehors de ce groupe très restreint, les Canadiens-français lisent avec indifférence les nouvelles de la guerre ; s'ils manifestent quelque sympathie, c'est pour la Russie.

A un degré beaucoup plus accentué, les Anglo-Canadiens font tous des vœux pour le Japon.

Scrutez la pensée des uns et des autres, et vous toucherez invariablement le même fond. Les Anglo-Canadiens sont pour le Japon parce que le Japon est l'allié de la " mère-patrie." Les Canadiens français inclinent vers la Russie parce que la Russie est l'alliée de la France ; mais étant beaucoup moins français que les Anglo-Canadiens ne sont anglais, leur sentiment est plus indéterminé.

D'un côté comme de l'autre, vous n'en trouverez pas un sur mille qui ait réfléchi cinq minutes aux conséquences que la guerre aura pour le Canada. Et pourant ces conséquences peuvent être énormes.

Sans doute, il nous importe peu que le Japon affirme son protectorat sur la Corée ou que la Russie maintienne ses positions dans la Mandchourie. Mais, maintenant toutes les guerres, les mandchouriens du conflit n'en sont que les prétextes. La véritable question en jeu, c'est de décider qui fera main basse sur la Chine. Et la solution de ce problème aura des conséquences incalculables pour le monde. Réveillée par la main brutale et vivifiante d'une race organisatrice — soit qu'elle subisse l'intrusion, soit qu'elle la repousse, — la Chine révolutionnera la politique et l'économie des nations.

Toutes les peuples industriels et commerçants voient que l'empire chinois deviendra le plus grand marché consommateur du globe. Tous veulent s'y assurer une place avantageuse et s'y garder une porte ouverte. Dans cette course au marché chinois, notre situation géographique nous promet une position beaucoup plus favorable que celle des pays d'Europe — pourvu que la porte reste ouverte.

Des deux pays qui se disputent aujourd'hui le prépondérance en Orient, lequel nous offre le plus de garanties que la porte ne sera pas fermée ? Les Anglais affirment que c'est le Japon, et d'avance ils escomptent cet avantage comme le prix de l'alliance qu'ils ont conclue avec le Mikado. Rien n'est moins certain. L'Angleterre, comme tous les autres pays, a donné et subi la preuve que le prix des contrats internationaux ne se soldent pas toujours intégralement.

Une fois installés en Chine, les Japonais songeraient

p'us à s'y tailler les bons morceaux qu'à tirer les marrons du feu pour l'Angleterre et le reste du monde. La croissance rapide de leurs industries leur fait désirer de s'assurer en Chine un marché rémunérateur pour l'écoulement de leurs produits. Leur proximité leur donne un avantage marquant sur toutes les autres nations ; et, l'appétit venant en mangeant, ils s'efforceront de se rendre les maîtres économiques de la Chine aussi bien que ses dominateurs politiques.

On me dira que la Russie en ferait bien autant. Mais elle ne peut le faire de sitôt. Ses ressources, immenses, sont encore inexploitées par l'industrie. L'organisation de ses voies de transport absorbera pendant de longues années les capitaux qu'elle tire de l'étranger. Elle suffira elle-même d'ici longtemps à la consommation de ses produits manufacturés ; et lorsqu'elle sera en mesure d'en faire l'exportation en Chine elle ne pourra, même en y introduisant son tarif douanier ultra-protecteur, faire disparaître l'infériorité qu'elle se trouvera en face des nations maritimes — et principalement du Japon, de l'Australie, des Etats-Unis et du Canada. Lorsqu'on constate que les produits de la Colombie britannique s'exportent en Angleterre par la route interminable et ardue du Cap Horn plutôt que par la voie du Pacifique Canadien et des flottes transatlantiques, on doit conclure que pour de nombreuses années le Trans-Sibérien sera pour la Russie une route stratégique et un artère de colonisation beaucoup plus qu'une voie commerciale.

Ce n'est que le jour, très éloigné, où la Russie entreprendrait un développement industriel dans la Sibirie méridionale, la Mandchourie et la Chine elle-même, qu'elle pourrait réellement fermer la porte de l'empire chinois au reste du monde. Ce développement intérieur, le Japon serait, du reste, prêt à le faire beaucoup plus tôt que la Russie — sur un territoire plus limité, il est vrai.

Sur le terrain du commerce, même en restant dans les limites d'un avenir assez prolongé, il me paraît donc que la prépondérance du Japon en Asie nous serait plus désavantageuse que celle de la Russie.

Au point de vue de notre sécurité territoriale, l'hésitation est beaucoup moins permise.

Victorieuse ou vaincue, la Russie ne constitue pas un danger pour nous. D'ici longtemps, peut-être jamais, elle ne sera une puissance maritime. Avant qu'elle ne fût parvenue à compléter l'organisation de son empire asiatique — et plus rapide serait son expansion en Chine, plus lent serait le travail — elle pourrait tout au plus maintenir une flotte de défense dans ses ports.

Vainqueurs des Russes, les Japonais seraient les maîtres incontestés du Pacifique-Nord. Ils y exerceraient, avec moins de partage encore, la domination dont l'Angleterre jouit dans les eaux de l'Atlantique. Si l'on considère que nos côtes occidentales, avec leurs exportations de saumon, de bois, de charbon, de métaux précieux, ne sont qu'à quelques jours du Japon, ou au contraire que le danger vaut la peine d'être envisagé. De plus, cet accroissement de force navale stimulerait le développement industriel et commercial que j'ai signalé. Et le Japon deviendrait, pour le commerce comme pour la guerre, la puissance prépondérante dans l'Océan Pacifique, dont il nous fermerait les ports asiatiques.

Au point de vue impérial, je comprends que l'Angleterre voie avec terreur l'envahissement de l'Asie par les Russes. Je l'ai déjà écrit ici — et j'espère que même le *News*, de Toronto, finira par me comprendre : — l'Angleterre a raison de chercher à réprimer ce torrent de lave qui menace son empire des Indes. Il resterait à examiner si la victoire du Japon mettrait l'Inde à l'abri du danger. Beaucoup moins que Napoléon, le Mikado ne peut atteindre le Russe dans ses œuvres vives. Repoussé de la Corée, expulsé de la Mandchourie, le torrent slave ne se tournerait-il pas avec plus de force sur la Perse, l'Afghanistan, le Thibet ? Ne franchirait-il pas plus tôt et plus sûrement la barrière des Himalayas ? Mais c'est besogne aux gouvernements et aux gouvernés de la métropole de considérer ce que leur vaudra l'alliance japonaise.

Et nos " frères," de l'Australie, qu'en font-ils dans tout cela ? Maîtres de la mer, les Japonais ne songeraient-ils pas à se faire ouvrir, de la main, la porte que les partisans de l'Australie blanche ont fermée si brutalement au nez de leurs nationaux ?

Les colons constateront peut-être avant longtemps qu'en faisant alliance avec le Japon, comme en mainte autre occurrence, la mère-patrie a plus songé à ses intérêts qu'à ceux de ses enfants bien-aimés. En quoi, du reste, je ne lui ferais aucun reproche si on ne nous en avait sans cesse les oreilles de nos devoirs filiaux envers cette tendre mère.

Reste la question plus générale du " péril jaune," qui, sans doute, intéresse le Canada, mais seulement au même titre que les autres nations. Sur ce point, j'avoue que je suis du côté des Anglais.

Il se publie en France — et nos journaux reproduisent volontiers — des articles très bien faits où l'on peint la Russie comme le rempart de la Chrétienté contre l'invasion des barbares d'Orient. C'est très beau ; mais je reste sceptique. Nos cousins de France ont un talent remarquable pour teinter d'idéal toutes les causes bonnes ou mauvaises auxquelles ils s'attachent. C'est ainsi qu'ils se sont fait croire qu'ils remplissaient une mission providentielle ou humanitaire dans la guerre de Crimée où ils ont tiré les marrons du feu pour l'Angleterre et donné un regain de vie à l'ignoble moribond musulman ; — dans la folle expédition du Mexique, qui leur a aliéné la sympathie des Etats-Unis ; — dans la guerre d'Italie, qui a affaibli l'Autriche, fortifié la Prusse et préparé la Triple-Entente.

On parle de péril jaune ; mais on oublie le péril tartare, — qui est le même ; sous une autre forme. Il semble croire que tous les sujets du

czar sont des Slaves, ennemis invétérés des Tartares. " Grattez les Russes, vous trouverez un Cosaque ; grattez le Cosaque, vous trouverez la moitié d'un Tartare. Slave à l'ouest, l'empire russe est tartare à l'est, par où il rejoint la Tartarie chinoise ; et de l'ouest à l'est, de St-Pétersbourg à Pékin, la transition entre les races est assez graduelle pour former une population presque homogène. Si jamais l'unification de la race jaune s'opère, elle se fera par les Russes plus tôt et plus complètement que par les Japonais, et sous une forme beaucoup plus redoutable pour l'Europe et le monde.

A ce point de vue, la victoire complète des Russes, et l'invasion plus ou moins rapide de la Chine, qui en sera la conséquence, constitueraient un défaut d'équilibre mondial dont on ne saurait encore mesurer toute la portée.

Ma conclusion, c'est que l'intérêt particulier du Canada, et les intérêts généraux que nous partageons avec les autres peuples d'Europe et d'Amérique, nous interdisent de souhaiter ni la victoire complète du Japon ni celle de la Russie.

Que la lutte soit longue et ardue et que les deux combattants en sortent notablement affaiblis ; que, rentrant chacun dans leurs frontières, ils s'occupent à réparer leurs désastres et ajournent leurs projets de domination asiatique : c'est ce que nous pouvons souhaiter de plus sûr pour la paix et l'équilibre économique du monde et pour notre sécurité particulière.

HENRI BOURASSA

POUR RIRE ?

LE " MISSING RIB "

Conte triste, mais scientifique.

C'était en 1891 et j'atteignais les environs de ma troisième climatérique.

J'avais alors de multiples amis, et, dans le groupe à tous les points de vue respectable d'iceux, une mention pour le moins honorable était à réserver à John Liverois.

John — un Canadien français comme vous et moi, qu'on avait baptisé John sans, bien entendu, le consulter, parce que sir John était. Lors l'homme du jour et le grand saint de notre calendrier politique, — John, dis-je, me devançait bien de 50 mois en âge, de 40 livres en poids, et de 18 à 21 ans de plus en physique, de 2 ou 3 lours à table d'hôte et de 15 à 18 points au billard ; et nous étions l'un et l'autre comme le pouce et l'index de la même main, comme la confiture et le pain d'une même *deurrée* (1), comme la mousse dans un *pacage* négligé ; que dis-je ! comme les deux lobes qui s'épanouissent gracieusement en corolle sur le même limbe d'une fleur bilabiée.

Les belles chicanes que nous avions, ensemble !

Parmi toutes ses caractéristiques, John s'était emperluciqué de darwinisme, qu'en bon disciple il interprétait surtout à sa façon — ce qui faisait dire posthument à ce pauvre Darwin des inouïetés auxquelles le fameux naturaliste n'aurait probablement jamais eu l'audace de songer de son vivant.

Mais que sert-il d'être disciple, s'il n'est permis d'attribuer au Maître la paternité de tout ce qui naît intriévitable sans le secours *saave* ur de ce parainage ?

Avec le gros des transformistes, John admettait bien que l'homme, *généalogiquement*, descend du singe, et nous prétendions que John n'avait un air autre assez prononcé pour ne trouver nulle part mieux qu'en un convoi des arguments capables de désabriter ses convictions ; mais *génériquement* (l'animal était très fort *sur les distingués*), mais *génériquement*, dis-je, il prétendait que cette descente devait plutôt s'appeler *montée*, sans quoi c'était du progrès de salicoque, c'est-à-dire de l'évolutionnisme à reculons.

— Pour que, disait-il, l'évolution soit réelle, il faut, en effet, que le produit (*p* minuscule) soit plus grand que le producteur (*P* majuscule), c'est-à-dire qu'il y ait, au lieu de la formule : *p > P*. Autrement, nous retompons dans le domaine stérile où Pasteur cherche à prouver que la *génération* spontanée n'est qu'une balance anti-scintifique, et nous attaquons alors les darwinistes dans ses œuvres vives.

En face de ces formules et de ces syllogismes, nous, les amis de John, répondions *généralement* en chœur, en nous écriant à n'importe quel des saugreuzités, dont plusieurs ne manquaient pas de coloris ; mais ces polémiques, comme au reste toute polémique bien conçue, ne convertissaient personne et recommandaient de plus belle au premier à propos.

Quant à la femme — et nous en parlions passablement : j'ai déjà dit l'âge que nous avions, — John établissait sa *génése* d'une manière qui peut être qualifiée de hérétique aux yeux des pontifes du darwinisme intégral. D'après lui, la femme, en effet, ne descendait, c'est-à-dire ne remontait que médiatement et non plus immédiatement comme l'homme, du gorille, du pongo, du taïarin, du oïstiti, du cynocéphale, du macaque, de l'ourang-outang ou de la guenouche. Il n'admettait même pas qu'elle eût pu descendre d'un fagotin de théâtre forain (comme l'a prétendu certain cynique qui voulut se vanquer de sa belle-sœur), " puisque, disait John avec beaucoup de sens à mon sens, le fagotin n'est pas un produit naturel de la monade générique de Darwin, mais un produit purement artificiel, anormal et factice de ce qu'on nomme euphémiquement civilisation et que moi — John, par exemple, — j'appelle la perversion. Or, la civilisation, qui transforme le singe en fagotin pour amuser les imbéciles, est une entreprise humaine. L'homme n'existant pas, la civilisation, née de l'homme, n'existe donc pas non plus ; d'où je conclus que le fagotin, né de la civilisation, n'existant pas, n'existait pas avant l'homme, et par voie de conséquence, doit être écarté des origines probables de l'espèce humaine."

John admettait donc, avec l'ensemble vulgaire des orthodoxes, que la plus attrayante moitié du genre homme vient directement d'une cote du premier homme. Au reste, il choisissait volontiers la cote la plus rapprochée du cœur (mon ami frisait les 25-26), et, pour expliquer cette origine sans recourir au surnaturel, il nous citait différents phénomènes d'ostéogénie préhistorique, des cas d'exostose reaversants, des caprices de spina-ventosa merveilleux, et toute cette ostéologie, rattachée par des mots de dix perches, un peu de rose et beaucoup de bonne volonté, finissait par constituer une femme assez bien tournée, Dieu merci, mais trop fort médiocrement toiletée pour que je puisse vous la présenter cérémonieusement.

De cette première théorie, John en déduisait un autre qui nous ravissait tout particulièrement — nous étions, qu'on y songe, à l'époque du " prima barba frisa! "

— L'homme, disait-il, pour être lui-même, doit être complet (interruptions : *Bene! good shot! concédé!*) Or, tel quel, il n'est pas complet, puisqu'il lui manque une cote (mêmes bruits approbateurs). J'en conclus donc qu'il ne peut et ne saurait être complètement heureux, c'est-à-dire heureusement complet, tant qu'il n'a pas retrouvé sa cote, sa cote à lui, sa vraie cote, la seule qui puisse s'adapter parfaitement au vide que l'homme éprouve constitutionnellement au côté gauche de la poitrine.

Ce qu'on tapait des mains !

Et John, après avoir, pendant une grosse demi-minute, savouré silencieusement son triomphe sous le prétexte hypocrite de rallumer sa pipe, ajoutait que si les sociétés savantes, notamment celles de la Grande-Bretagne, faisaient d'énormes sacrifices pour découvrir dans les forêts africaines quelques traces du " missing link", c'est-à-dire du singe-intermédiaire, qui rattacherait véritablement ensemble les vrais mylords et les vrais babouins, à fortiori, chacun de nous devrait, en loyal sujet britannique, ne s'épargner aucune démarche pour trouver la *missing rib*, c'est-à-dire la cote-complément dont la découverte seule peut assurer le bonheur de chacun de nous.

L'apôtre du *missing rib*, au reste, était sincère, et faisait plus de besogne à lui tout seul pour trouver sa cote à lui que toute son école ensemble — ce qui n'est pas peu dire.

Or, un soir — s'était au bal, si j'ai bonne souvenance, — John fit, par hasard, connaissance avec une exquise Québécoise (*exquise*, au reste, est redondant, puisqu'à Québec "elles" sont toutes certaines, et crut bientôt éprouver, au côté gauche, certaines étillations symptomatiques.

Il avait trouvé sa cote, sa vraie, sa cote à lui, la seule, et cotera.

Inutile de dire que nous sûmes bientôt par cœur tout ce que l'exquise trouvaille avait d'exquis, de charmant, d'affable, de suave, d'angélique et d'etc. etc.

John ne nous en parlait qu'avec une langue trempée dans le sirop d'étable et le triple extrait d'héliotropes blancs.

Ça dura trois mois, au cours desquels notre savant amoureux nous empruntait souvent de 50 à 75 cents et dépensait pas mal sous forme de chocolats et de solifichets, de tickets de tramways et de billets de spectacle — après quoi, le fer, à son sens, devant être suffisamment chaud, il risqua une demande en mariage.

La jeune fille lui rit savamment au nez et lui fit entendre délicatement qu'elle était la cote d'un autre.

Depuis lors, John vit en veuf et n'éprouve plus pour le darwinisme, même mitigé, qu'un indéracinable dégoût.

N'est-ce pas que c'est triste, la science !

GASTON DE MONTIENY

(1) Dans cette alléchante image, c'est naturellement moi qui suis la confiture.

Le mandat échevinal!

On connaît l'histoire du pochar qui s'offrait une consommation pour se récompenser d'avoir passé tout droit devant une buvette.

Les échevins qui ont pratiqué la vertu durant les deux dernières années agissent un peu de la même manière en votant la prolongation de leur mandat de deux à trois ans.

Le résultat des élections municipales, à Montréal, tend de plus en plus à prouver que les échevins qui font toujours et en tout leur devoir n'ont rien à craindre du suffrage populaire. A de rares exceptions près, les contestations provoquées par certaines candidatures en 1902 et en 1904 étaient richement méritées ; au contraire, presque tous les échevins qui avaient bien servi le public, et même quelques-uns qui l'avaient trahi, ont été réélus sans opposition. Il y a donc dans le vœu de prolongation quelque chose qui s'explique mal, et que la législature, dont la sanction est nécessaire en pareil cas, devra tirer au clair.

Nos échevins ne sont pas tous des rosiers, et tels qui sont bons aujourd'hui n'en sont pas moins sujets à contumace. Trois ans sans les revoir, c'est bien long, surtout quand ils vont se trouver en butte à toutes les tentations du jeu de bourse dans une affaire où la moindre infidélité de leur part peut faire perdre des centaines de mille piastres à leurs commettants.

Que le mot d'ordre des organisations civiques, si elles jugent à propos de suivre les travaux de la session législative, soit " P's de prolongation de mandat! "

OLIVAR ASSELIN